

d'Hadrien. On le fit dieu ; Marc Aurèle lui assigna des prêtres et des flamines, comme à tous les empereurs défunts ; il donna à ses sœurs et à ses tantes des honneurs et des pensions. Mais lui-même, qui avait si pieusement dissimulé les vices du caractère de Verus, ne put s'empêcher de laisser entrevoir, en parlant de lui au sénat, un certain sentiment de délivrance. Il laissa comprendre que, plus libre de son action, il espérait donner à la politique de l'empire une plus ferme allure. Le sénat l'entendit, et, tout en honorant officiellement la mémoire de Verus, il semblait rendre grâce aux dieux de sa mort¹. Le bon génie de l'empire était maintenant seul sur le trône.

¹ Capitolin.

CHAPITRE III

RECRUESCENCE DU PAGANISME

Nous avons fait voir comment, dès les premiers temps du nouveau règne, Rome avait commencé à payer, par des jours de tristesse et d'inquiétude, les années de calme et de prospérité qu'elle avait eues sous Antonin. Une inondation du Tibre, deux disettes, la peste qui semblait devenir endémique, quatre années de guerre en Orient, trois années de guerre sur le Danube et de guerres qui n'étaient point finies ; pendant les huit ans que régna Verus, la crainte de le voir survivre à Marc Aurèle et renouveler Néron : devons-nous nous étonner si ces alarmes succédant à une longue quiétude, si ces périls, depuis soixante ans presque oubliés, causèrent aux esprits un ébranlement pareil à celui qui s'était vu après la chute de Néron, et si le mal suprême de l'antiquité, la fièvre de la superstition et du paganisme redoubla ?

Et, cependant, le monde était plein de lumières ! La

science antique était à son apogée! La philosophie était sur le trône! Marc Aurèle la faisait enseigner, pour ainsi dire, officiellement, dans tout son empire. Il entretenait à Athènes et ailleurs des professeurs de platonisme, de péripatétisme, d'épicurisme au prix de quinze mille francs par an. Il favorisait surtout le stoïcisme. Quiconque portait le manteau, la barbe et les cheveux longs, le corps velu et le visage austère, pouvait compter sur la faveur de l'empereur, plus prodigue en ce genre et moins perspicace qu'Antonin. Une foule de gens étudiaient la sagesse et la vertu, régulièrement, méthodiquement, didactiquement, allant à l'école avec un livre sous le bras et toutes sortes de poses méditatives, et cela à trente, quarante, soixante ans. De tels disciples et de tels maîtres ne devaient-ils pas se fortifier et fortifier le monde contre les atteintes de la superstition?

Mais, d'abord, cette instruction n'était que pour un petit nombre. J'ai dit ailleurs¹ quel abîme il y avait entre l'homme lettré et l'homme illettré, entre les sages et le peuple. Les livres étaient rares; les auditoires des philosophes étaient étroits. Les lettrés vivaient dans un salon; et ce salon de la littérature antique, dans lequel, nous autres, plus jeunes de dix-sept siècles, les livres nous introduisent aujourd'hui, était fermé à l'homme du peuple, esclave ou même libre, barbare ou même romain. Voyez le sans-gêne avec lequel Cicéron révèle dans ses écrits le secret de la comédie que l'oligarchie sacerdotale de son temps jouait devant le peuple; il se fût bien gardé de le faire s'il avait dû être lu par le peuple. Voyez comme Marc Aurèle, mal-

¹ V. ci-dessus, t. I, p. 428, 429.

gré la libéralité souvent très-sincère de son esprit, refuse au « bas peuple, » comme il l'appelle, « ces yeux différents de ceux du corps avec lesquels on voit ce qu'il faut pour bien vivre¹. »

Je l'ai déjà dit, la philosophie n'évangélisait pas les pauvres, et, quand le christianisme s'avisait de les évangéliser, ce fut au grand scandale des philosophes, entre autres du docte Celsus.

Qu'y avait-il donc pour le peuple? Un enseignement sacerdotal, un catéchisme quelconque? Non; on n'enseignait ni ne prêchait dans les religions païennes. L'enseignement des mystères? Les mystères eux-mêmes étaient pour un petit nombre. Il n'y avait donc que la seule tradition et la seule éducation du foyer domestique. Le peuple croyait (ou à peu près) ce que ses pères avaient cru; et surtout (car tout ce qui est croyance était tenu pour secondaire) le peuple pratiquait ce que ses pères avaient pratiqué. Et à cette tradition variable, arbitraire, sans autorité, sans dignité, sans consistance, se mêlaient, grâce aux rapprochements opérés par la conquête romaine, les éléments exotiques les plus hétérogènes; elle s'altérait et se corrompait, sans pour cela s'affaiblir. Le peuple était païen au fond du cœur, par toute la puissance, soit de ses traditions nationales quand il en avait encore, soit de ses liens de famille quand ils subsistaient, en tout cas des besoins de son âme, des passions de son cœur, des habitudes de sa vie. Il allait aux premiers dieux qui se montraient à lui, d'autant qu'en dehors d'eux il ne connaissait pas autre chose, ni religion, ni raison, ni révélation, ni philosophie. L'incohérence, l'absurdité, la

¹ III, 45.

puérilité, la turpitude même de ses rites ou de ses fables, loin de l'en détacher, l'y rattachaient. Sans croire nettement à aucun dogme, il acceptait en masse toutes les fables; sans se tenir débiteur d'aucune vertu, il se croyait lié à tous les rites. Quant à ce que les philosophes en pouvaient dire, il ne l'approuvait ni ne le méprisait, il l'ignorait.

C'est même à cette distance qui séparait les deux classes de la société que tenait la liberté du philosophe. Son irréligion passait impunie, parce qu'elle était inconnue. Vivant dans leur cénacle, les lettrés de l'empire s'accordaient une mutuelle tolérance. Les pythagoriciens pouvaient combattre et honnir les épicuriens; ils ne les dénonçaient pas aux fanatiques de la Diane d'Éphèse. Lucien lui-même, ennemi à la fois des dieux et des philosophes, Lucien était libre et fonctionnaire salarié sous le prince philosophe Marc Aurèle; il vivait libre dans la ville même qui jadis avait condamné Socrate. C'avaient été, en effet, un peuple et une époque exceptionnels dans l'antiquité pour l'intelligence, pour la culture de l'esprit, pour l'initiation de tous aux choses de la science; ç'avait été un peuple moins peuple que tout autre, celui qui avait connu et condamné Socrate.

D'ailleurs les lettrés eux-mêmes étaient-ils à l'abri de toute superstition, voire même de tout paganisme? Sans doute, tous ou presque tous ne croyaient que médiocrement à la lettre des traditions mythologiques; tous ou presque tous, quand ils reconnaissaient une divinité autre que le *Fatum*, une divinité agissante et personnelle, la reconnaissaient une, et, tout en faisant *aux dieux* la place plus ou moins grande, laissaient à *Dieu* la place suprême; tous ou presque tous se concédaient mutuellement la liberté de ne prendre de la dévotion populaire, tout en

la ménageant, que ce qu'ils voulaient. Mais, cette part faite à la liberté de penser, restait, chez les lettrés comme dans le peuple, le besoin ineffaçable de l'âme humaine. N'en rougissons pas: ce besoin est une grandeur; c'est le besoin que l'homme a de son Dieu. Seuls (sauf peut-être les lettrés chinois), les lettrés français du dernier siècle ont opéré ce déplorable tour de force qui s'est appelé le rationalisme absolu. Les premiers, ils ont prétendu faire une société, je ne dirai pas qui niât Dieu, mais, ce qui est plus fort, l'oubliât; qui le rayât non-seulement de ses croyances, mais, ce qui est plus, de sa vie; qui éliminât de la vie humaine, non-seulement la pensée divine, mais toute idée d'une puissance surhumaine, supérieure, surnaturelle, connue ou inconnue, d'une chose quelconque au-dessus de l'homme. Ce chef-d'œuvre-là date de notre temps. La raison humaine, dans l'antiquité, n'avait point cette audace; elle était timide bien plutôt que téméraire, humiliée bien plutôt qu'orgueilleuse. Le rationalisme absolu est le privilège, privilège funeste, mais, en un certain sens, honorable des temps chrétiens. C'est la raison humaine, émancipée par le christianisme, qui seule a pu tenter cette révolte; pour qu'elle se crût souveraine, il fallait qu'elle eût au moins cessé d'être esclave. C'est quand ses liens ont été rompus qu'elle a osé lever la main contre son libérateur.

La philosophie antique avait, il est vrai, ses épicuriens, ses sceptiques, ses athées quoique en petit nombre, ses blasphémateurs et ses impies, quoique fort rares. Mais, même quand elle professait l'athéisme, le talent lui manquait de s'affranchir de toute idée d'un être, d'une puissance, d'une force supérieure. L'athée lui-même croyait plus ou moins,

mais certainement croyait à quelque chose de supérieur et de fatal placé au-dessus de lui, nature, destinée, force, élément, peu importe comment il le définissait ou s'il le définissait. Pour être athée, il ne se tenait pas le moins du monde dispensé de craindre la magie, les songes, les astrologues. L'épicurien César avait ses talismans. Tibère, athée, méprisait d'autant plus les dieux, dit Suétone, qu'il croyait plus à son astrolabe. Pline l'Ancien nie l'âme et insulte Dieu; mais, sans croire le moins du monde déroger à sa dignité d'esprit fort, il a foi aux paroles magiques pour guérir les plaies. Tacite nie la Providence; mais il n'en cite pas moins des présages, des rêves, des prodiges, qu'il raconte le plus souvent sans la moindre hésitation. Pline le Jeune, dans sa correspondance intime et affectueuse, trahit à peine une ou deux fois l'ombre d'une pensée religieuse; mais il raconte avec une ferme croyance une histoire de revenants, et il discute sérieusement sur les pronostics à tirer des songes (καὶ γὰρ τὸ ὄναρ ἐκ Διὸς ἐστίν). Juvénal se moque, avec une hardiesse alors très-permise, des traditions mythologiques, du temps où Junon n'était qu'une petite fille et Jupiter un simple particulier habitant les cavernes du mont Ida¹. Mais, quand son ami est sauvé d'un naufrage, Juvénal immole une biche à Junon et un jeune taureau à Jupiter, parce qu'il a besoin de rendre grâce à quelqu'un et qu'il ne sait pas une autre manière de s'y prendre². Les épicuriens, ces incroyables, ne se faisaient pas faute de vénérer des idoles et de consulter des oracles.

¹ Sat. XIII :

..... Tunc eum virguncula Juno
Et privatus adhuc Idæis Juppiter antris.

² Sat. XII, *in princ.*

Et, du reste, même de nos jours, le rationalisme est-il si complet qu'il veut bien le dire? Même là où il règne, dans les académies et les salons, il est sujet à bien des exceptions. La Mettrie et d'Holbach avaient peur du nombre treize, et bien des penseurs de notre temps ont peur du vendredi. Tout le dix-huitième siècle a couru aux baquets de Mesmer; les disciples de l'*Encyclopédie* ont recherché le grand cophite, Cagliostro; les bacheliers ès lettres de l'université impériale ou royale ont fait tourner des tables et se font *spirites*. Mademoiselle Lenormant a fait fortune; les somnambules ont la clef de toutes les bourses. Hors des salons, c'est bien pis: nos paysans athées croient à la magie, aux bergers de la Brie, au Livre rouge; ils font des conjurations contre la grêle et ils montent la garde contre le choléra; ils ont des paroles pour guérir les brûlures. Incrédules, gens si crédules! Esprits forts, faibles esprits! Que voulez-vous? On est athée; mais on est homme. On sent, quoi qu'on fasse, qu'on a quelque chose au-dessus de soi; ce quelque chose, on ne le nomme pas, mais on le redoute. En ceci, le mot capital a été dit par ce grand praticien de la nature humaine qui jouait la comédie sous Élisabeth: « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre que ne peut en rêver votre philosophie¹. »

Somme toute, il faut à l'esprit humain une porte vers l'infini; si vous lui fermez la bonne, il ouvrira la mauvaise. Si mal placée que soit la fenêtre et quelque faux jour quelle donne, il brisera les volets pour mettre la tête dehors et voir autre chose que ses ténèbres.

¹ There are more things in earth and heaven, Horatio,
Than can be dreamt of by your philosophy.

Hamlet.

Ainsi donc, pas même de nos jours, et alors encore moins que de nos jours, la philosophie n'avait étouffé les besoins essentiels de l'humanité. Les choses surnaturelles sont la nourriture de notre âme, et la philosophie n'avait pas encore assez dépravé son malade, l'âme humaine, pour qu'il n'eût plus d'appétit pour cette nourriture. Tous donc, lettrés et gens du vulgaire, philosophes et non philosophes, allaient, sous un nom ou sous un autre, à la recherche du surnaturel. Ceux-ci y allaient peut-être avec plus d'entraînement, ceux-là avec une réserve plus bienséante : le peuple courait davantage aux dieux, aux temples, aux prêtres, aux superstitions traditionnelles, établies, publiques, religieuses ; les hommes du monde allaient plus aux démons, aux astrologues, aux sanctuaires cachés, aux superstitions nouvelles, clandestines, fatalistes, athées ; ils se cachaient peut-être un peu plus, ils n'avaient pas lieu d'être plus fiers.

Et même, lorsque certains philosophes prétendaient fermer toutes les portes entre l'homme et la Divinité, d'autres philosophes savaient réclamer les droits de l'âme humaine attestés par ses besoins : « Cruelle sentence ! s'écrie Apulée. Quoi donc ! les hommes seraient séparés du contact des immortels, enfermés dans le Tartare de cette vie, privés de toute communication avec les dieux ! Pas un être céleste veillant sur eux comme le pâtre sur ses brebis, l'écuver sur ses coursiers, le bouvier sur son troupeau ! pas un être qui réprime leurs colères, soulage leurs souffrances, vienne en aide à leur pauvreté ! S'il en est ainsi, que pouvons-nous devenir ? Nul Dieu, dis-tu, n'intervient dans les affaires humaines. A qui donc adresserai-je mes prières ? A qui offrirai-je mes vœux ? A qui immolerai-je des victimes ? Qui invoquerai-je pendant tout le cours de ma vie,

comme soutien des malheureux, protecteur des bons, adversaire des méchants ? Qui prendrai-je (et c'est là un besoin de chaque jour) à témoin de mon serment ? » Ce cri de la conscience humaine que nulle philosophie ne parviendra à étouffer, sortait, alors comme toujours, de toutes les poitrines.

Il y a plus, loin d'être comprimé comme aujourd'hui par une philosophie malade et anormale, ce besoin, surexcité par l'élément malsain qui lui était offert, dépassait plutôt la mesure. Comme la notion divine ne se présentait qu'obscurément à l'âme, l'âme cherchait en dehors de la notion pure de la divinité matière à ses adorations, à ses espérances, à ses abaissements, à ses prières. Dieu, lui disait-on, était trop haut ; elle allait ailleurs qu'à Dieu. Le Dieu un lui échappait par sa grandeur ; elle se faisait un Dieu multiple : le Dieu spirituel, par la subtilité de son essence ; elle se faisait un Dieu corporel : le Dieu créateur, par sa redoutable suprématie ; elle se faisait des dieux créés : le Dieu personnel, par l'incompréhensibilité de son être ; elle se faisait des dieux impersonnels : le Dieu intelligent, tout-puissant, gouvernant toute chose, lui échappait par la supériorité même de son intelligence, de sa providence, de son pouvoir ; elle se faisait des dieux aveugles, inertes, gouvernés au lieu d'être gouvernants. Ce qu'elle adorait, ce qu'elle recherchait, ce qu'elle redoutait, elle arrivait à ne plus même l'appeler Dieu ; elle l'appelait nature, éléments, force, destin, nécessité ; sous le nom de *Fatum*, elle divinisait l'inerte, l'inintelligent, l'impassible. A vrai dire, elle ne savait pas ce qu'elle adorait ; mais, se sentant dominée et ne pouvant ou ne voulant savoir ce

¹ Apulée, de *Deo Socratis*.

qui la dominait, elle allait partout, cherchant de ses regards et de ses prières une force secrète, une puissance inconnue, corporelle plutôt qu'intellectuelle, terrestre plutôt que céleste, brute plutôt que pensante, surhumaine, mais non divine.

Ainsi, à vrai dire, nul n'était croyant et tous étaient superstitieux; nul n'avait une foi claire en un seul Dieu et tous adoraient des milliers de dieux; nul n'avait la conviction et tous avaient la passion religieuse; on se précipitait dans cette passion avec d'autant plus de violence qu'il n'y avait aucun dogme pour la borner. Cette maladie morale, qui avait produit le paganisme, était présente et agissante autant que jamais, et, à chaque journée du monde païen, enfantait de nouveau le paganisme dans les âmes.

Qu'on ne s'étonne donc pas si, au temps de Marc Aurèle et sous l'influence des calamités publiques, il y eut un redoublement de superstition et de paganisme. Un fait caractérise cet état des âmes et en même temps a dû servir à l'encourager et à l'exciter. Les oracles ou du moins plusieurs oracles qui s'étaient tus vers la fin de la république romaine ou sous les premiers empereurs, recommençaient à parler. On les avait quittés; on revenait à eux.

Ce n'est sans doute pas qu'ils eussent repris leur ancienne splendeur. Pausanias, quoiqu'il soit moins désolé que Plutarque, reconnaît qu'il n'y a plus ni prophète ni sibylle et qu'il n'y en aura peut-être plus dans l'avenir¹. On se demandait encore quel était le moins menteur de tous les oracles. On se tuait à comprendre leurs réponses, rendues, hélas! en vile prose, mais qui n'en étaient ni plus claires ni plus décisives, et qui se donnaient parfois d'étranges

¹ X, 12.

démentis. On en venait à accepter des puérités misérables et qui cachaient à peine la supercherie; comme un certain oracle d'Apollon Spondius et une certaine Vesta de Pharès, qui ne vous faisaient pas de réponse, mais vous engageaient à conjecturer l'avenir d'après le premier présage que vous rencontreriez ou le premier mot que vous entendriez dans la rue.

Oui, mais cependant on allait aux oracles. Celui de Delphes se maintenait toujours. Celui de Claros n'avait eu qu'une courte interruption. Celui des Branchides avait même recommencé à parler en vers. L'autre de Trophonius, le seul conservé parmi les oracles de la Béotie, recommençait à fleurir. La plupart de ces oracles devaient se maintenir jusqu'aux derniers temps du paganisme¹.

Et de plus, à la pauvreté des oracles, on avait su trouver

¹ Critique des oracles dans Lucien, *Pseudomantis. Jupiter tragœdus*, p. 694-700. — Un prêtre des dieux demande au faux prophète Alexandre si les oracles de Claros, de Delphes et de Didyme émanent véritablement d'Apollon. Lucien, *Pseudomantis*.

« L'oracle de Mopsus à Mallus est le moins trompeur de tous ceux qui se sont conservés jusqu'à présent. » (Pausan., I, 54.) Cet oracle, celui d'Amphiaräus et celui de Trophonius sont les plus estimés par Celsus. (Origène, *C. Cels.* VII, 55.) Delphes, Dodone, l'autre de Trophonius, Esculape, Sérapis, ne parlent qu'en prose. (Aristide, *Orat.* VIII in *Serap.*)

Faveur des oracles au temps dont nous parlons: Claros (Aristide, *Sacri Sermones*, III, p. 562); la fontaine de Petra, où on lit l'avenir dans un miroir (*ibid.*, VII, 21); celle de Cyanée (*ibid.*); la Vesta de Pharès (VII, 22); Amphiaräus (Pausan., I, 54); le temple d'Ino (*ib.*, II, 4); le temple de Jupiter Lyceus, où on ne pénètre qu'à la condition de mourir dans l'année, où les hommes et les animaux perdent leur ombre. (On y reçoit les réponses par les exhalaisons d'une source. VIII, 58); Apollon Spondius, où l'on accepte comme réponse le premier présage venu (IX, 41); Amphiréa en Phocide (X, 55); Apollon d'Argos (II, 24); la déesse syrienne à Héliopolis (Lucien, *de Dea Syria*, 56). — Sur les temps postérieurs, voy. Jamblique, *Myst. Egypt.*, III, 41; Sozomène, I, 7.

Sur la foi persistante du peuple au paganisme en général, voyez Pausan., X, 17; Plut., *de Superst.*, 6; Lucien, etc.